

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :  
 Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » 14 » » six mois.  
 » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est tenu depuis son commencement  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, SUEZ,  
LIEB et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX 11 juillet 1863.

On assure que la réponse à faire par la Russie aux notes des trois puissances est préparée, qu'elle est soumise à l'Empereur et qu'elle va être débattue au sein du Conseil des ministres. On ajoute que cette réponse est modérée et conciliante. Que signifient ces mots dans le cas actuel? Sans doute que la Russie adopte quelques-unes des propositions des puissances mais qu'elle en ajourne l'exécution. Ce n'est pas là ce que demande la Pologne et ce que l'Europe réclame pour elle.

Le parlement anglais ne cesse d'interpeller le cabinet sur ses intentions. Avant-hier encore, lord Palmerston, interrogé par un membre de la Chambre a répondu que l'Angleterre n'avait pris aucun engagement dans la question polonaise, ni pour ni contre la guerre.

Suivant la Presse, de Vienne, voici à quelles conditions les insurgés polonais seraient disposés à consentir à l'armistice: 1° Reconnaissance officielle des représentants du Gouvernement national; 2° envoi d'une escadre des puissances occidentales dans la Baltique, et coopération avec la flotte danoise et suédoise; 3° occupation de la Pologne par des corps d'armée français et autrichiens; 4° Concentration des troupes russes sur les frontières; 5° institution du Gouvernement national provisoire; 6° prompt election d'une représentation nationale et réunion d'un congrès à Varsovie.

A la suite d'une assez longue discussion, la Chambre des Communes a adopté, par 132 voix contre 71, le projet sur les fortifications de l'Angleterre.

Nous trouvons dans le journal officiel un résumé des nouvelles d'Amérique:

A la date du 22 juin, une partie des troupes confédérées paraissent menacer les villes de Pittsburg et Baltimore, où se faisaient de grands préparatifs de défense. La population de la Pensylvanie semblait d'ailleurs montrer peu de zèle à empêcher l'invasion.

La lassitude est partout, dans les provinces du Nord comme en Pensylvanie. Il est temps que le président Lincoln cède, sans quoi l'orage pacifique l'emportera. Les chances sont pour que nous ayons du coton l'automne.

Les nouvelles de New-York apportées par l'Africa vont jusqu'au 25 juin. Il en résulte que si Lee a eu l'intention d'attaquer de front Washington en partant de Centreville, il a abandonné ce projet. Il n'y a que peu ou point de nouvelles relatives à ses mouvements, mais le bruit courait à New-York qu'il avait l'intention d'attaquer Baltimore et Philadelphie. En donnant cours à ce projet, il laisserait ces dernières à la merci de Hooker; on doit donc douter de son exécution. Il paraît cependant être entré en force dans le Maryland, et une forte partie de ses troupes a occupé Chambersburg, en Pensylvanie, et pris la direction de Harrisburg. Dans la Virginie, le général Pleasanton a attaqué et battu les confédérés commandés par le général Stuart.

Les dernières nouvelles de Vicksburg, arrivées par la voie du Sud annoncent que le 21 une bataille avait lieu à Black-River-bridge — on sait que Johnston avait fortifié ce point, — et qu'on annonçait que le 20 les fédéraux devaient avoir commencé le bombardement. Les assiégés ne paraissent pas souffrir du manque de vivres.

On a annoncé que les négociations relatives au Mexique allaient être reprises avec l'Espagne.

La France croit savoir que, dans aucun cas, elle n'aurait lieu avant notre établissement à Mexico et qu'elle porteront sur des bases entièrement nouvelles.

D'après une correspondance de Constantinople, l'affaire de l'isthme de Suez serait arrangée sur les bases suivantes: toute intervention étrangère est écartée, et la question se traite entre la Porte et le vice-roi directement; le travail obligatoire est maintenu, mais le salaire sera augmenté, et le nombre des ouvriers employés au canal sera toujours

en rapport avec les besoins de l'agriculture dans la vallée du Nil. Quant à la neutralisation du canal et au maintien des droits de souveraineté sur les terrains concédés, il n'y avait pas de difficultés entre la Porte et les concessionnaires.

J. REBOUX.

### Situation de la Banque de France.

Le Moniteur d'hier nous apporte le compte-rendu des opérations de la Banque de France arrêté au 9 juillet, et indiquant une amélioration satisfaisante dans certains chapitres.

Ainsi les portefeuilles réunis, qui n'avaient cessé de décroître depuis plusieurs mois, sont remontés de 491 à 586 millions. Par contre, l'encaisse métallique a fléchi de 366 à 317 millions.

Les titulaires de comptes ouverts à la Banque ont augmenté l'importance de leur avoir dans la prévision des échéances auxquelles le commerce a généralement à faire face, dans le mois de juillet. Les comptes-courants particuliers sont crédités aujourd'hui de 295 millions au lieu de 180 millions le 11 juin dernier.

Le Trésor public ayant dû pourvoir au paiement du trimestre de la rente 3 pour cent, a vu son avoir fléchir de 107 à 69 millions.

Le chapitre avances sur effets publics accuse une diminution de 7 millions, soit 97 millions au lieu de 104. Quant au chapitre avances sur chemins de fer, il reste stationnaire à 91 millions.

Le produit des escomptes, y compris le réescompte du dernier semestre, est actuellement de plus de 3 millions 200,000 francs.

Nous voyons figurer dans le bilan une somme de 1 million 16,709 francs 23 centimes, sous la dénomination: Excédent de bénéfices non réparti, ce qui correspond, pour chaque action, à environ 6 francs qui n'ont pas été distribués et sont ainsi mis en réserve.

### Pologne.

On écrit de Varsovie, le 2 juillet, au Journal de Posen, que les 80,000 roubles destinés à l'intendance militaire russe et qui ont disparu de la caisse des postes ont été versés dans la caisse du gouvernement national. La police s'est empressée, dès que le fait a été connu, de pratiquer une perquisition minutieuse dans les bureaux de poste et dans plusieurs comp-

tes d'échange en face de la Banque, mais on n'a rien trouvé.

Le Journal officiel de Varsovie, du 4, annonce que le chef d'insurgés, M. Wisniewski, pris dans les forêts d'Opochus, a été condamné à mort avec six de ses compagnons. L'exécution doit avoir lieu à Radon.

### On lit dans le Czas de 5 :

« Nos correspondants nous signalent trois engagements. Le premier a eu lieu à Kuczberg (district de Mlawa) le 27 juin; le second à Orziza (district de Prasnich) le 29 juin; le 3<sup>e</sup> enfin à Kleczewo le 1<sup>er</sup> juillet. L'issue de cette dernière affaire est encore inconnue.

« A Orzyza, un corps polonais qui se formait dans une île sur la rivière Orzyc au milieu de bois épais et marécageux a été cerné de tous côtés par les Moscovites; il a été dégagé par un autre détachement d'insurgés auquel s'étaient joints un millier de paysans des environs armés de haches, de faux et de couteaux. Cette affaire a coûté aux Russes des forces considérables. »

### On lit dans le Gonic, de Lemberg :

« Un corps polonais assez important est entré de Moldavie en Bessarabie. Le général Wysocki après s'être retiré de Radziwilow, s'est frayé un passage à travers les rangs russes à Puczajow et s'est dirigé sur Krzemioniec. Les Russes ont pillé Radziwilow. Un grand nombre d'habitants de cette dernière ville se sont sauvés à Brody où des sommes importantes ont été recueillies en faveur des blessés polonais. »

Sous ce titre « La ville de deuil » M. Léon Pée trace, dans le Siècle, le lugubre tableau de Varsovie, de cette ville de deux cent mille âmes, qu'en plein 19<sup>e</sup> siècle le despotisme a réduite à un tel état de misère et de désolation, qu'on pourrait l'appeler la ville des morts :

« En attendant qu'on la bombarde, qu'on la réduise, comme elle a été déjà bombardée et réduite tant de fois, on l'a comme retranchée du monde des vivants.

« L'étranger n'y pénètre, qu'à travers les visites les plus insolentes et les plus minutieuses, et aussitôt qu'il se trouve au milieu de cette terreur résignée, il a hâte de fuir, il lui semble avoir été mis parmi des ombres.

« Comme pour fêter la mort qui peut

venir d'un instant à l'autre, les hommes et les femmes portent les insignes de deuil. On les leur arrache, en vain, le deuil reparait après la violence.

« Dans cette ville, gent soit malheureuse entre toutes les villes qui ont souffert, les habitants ne se disent plus bonjour, ils se saluent de ces tristes mots : « Tu es encore en vie ? Jeszcze żyjesz ? »

« Quand un père de famille se prépare à passer le seuil de sa porte, ses enfants lui demandent la dernière bénédiction, ils ne savent pas s'il reviendra... »

### Suède.

On écrit de Stockholm, le 2 juillet :

« On se montre quelque peu alarmé, ici de l'arrivée à Bomarsund, d'ingénieurs russes; il paraît qu'en vue d'une nouvelle campagne qui pourrait être entreprise dans nos parages maritimes, le Gouvernement russe aurait résolu de rélever les fortifications de cette place détruite par un corps d'armée français pendant la dernière guerre. On se rappelle que Bomarsund avait été fortifié du vivant de l'empereur Nicolas afin, comme on le dit alors, de tenir en respect la Suède et surtout sa capitale qui ne se trouve qu'à peu de distance des possessions russes de Bomarsund.

« Chacun comprendra dès lors que la population de Stockholm ne peut voir qu'avec inquiétude les Russes s'établir de nouveau militairement dans le voisinage de notre capitale. Si le fait se confirme, on croit ici que le Gouvernement suédois s'empressera d'adresser à ce sujet, à qui de droit, d'énergiques réclamations.

« Ce qui, en tout cas, est déjà certainement constaté, c'est que la Suède s'occupe, en ce moment, d'élever des ouvrages militaires sur les îles d'Åland, dans la Baltique, et cela, au sujet d'un article du traité de Paris, qui interdit formellement aux Russes de construire, dans ces îles, des batteries ou des forts. Aussi, assure-t-on que le cabinet de Stockholm prépare une protestation qui serait prochainement envoyée à Saint-Petersbourg et communiquée aux cinq grandes puissances, contre les mesures bellicieuses que la Russie fait exécuter, aujourd'hui, avec une précipitation difficile à comprendre, et qui, en définitive, pourraient, dans un temps donné, être tournées contre la Suède. »

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 12 JUILLET 1863.

— N° 18. —

### LE TREMBLEMENT DE TERRE \*

CHAPITRE XVI.

LE MARIAGE. — LA CATASTROPHE.

(Suite).

Dès la première secousse, hommes et chevaux tombèrent; le mouvement oscillatoire du sol renversa tout ce qui n'avait point une base très-solide. Puis, aussitôt, avant qu'on pût commander un mouvement qui éloignât les troupes du voisinage dangereux des bâtiments, la deuxième secousse renversa ces derniers, qui ébranlèrent dans leur chute tout ce qu'ils atteignirent.

Le troisième choc, le plus terrible de tous, ne rencontra plus rien à détruire en cet endroit. Il n'y eut de sauvés que quelques militaires qui se trouvaient par hasard en avant du front, et les curieux entassés au centre de la cour. Mais tout disparut sous les tourbillons de poussière,

(\*) Reproduction interdite.

et une immense clameur s'éleva, où dominaient les lamentations et les gémissements des blessés, à moitié ensevelis sous les décombres.

Les chevaux foulaient aux pieds, dans les ténèbres, les blessés comme les gens sains et saufs. Aux dangers affreux déjà surmontés venait se joindre ceux d'étonner dans la poussière ou d'être tué par les miasmes qui se dégagent du sol. On n'osait pas se rejouer d'être sauvé, car on tremblait sans cesse de sentir une nouvelle secousse, de n'être réservé qu'à un martyr plus long.

Cela se passait le 26 mars 1812, à 4 heures de l'après-midi. Non-seulement Caracas, mais la Guayra, San-Felipe, Mérida et plusieurs autres localités furent détruites. Les effets du tremblement de terre furent ressentis jusqu'à Bogota et Honda, à cent cinquante milles de Caracas. Dans quelques endroits plus éloignés, on crut entendre le canon, et l'on se disposa à repousser l'ennemi. Un mois plus tard, le 30 avril, un violent coup de foudre éclata à Caracas, par un ciel pur, et il y eut une éruption du St-Vincent, volcan de 3,000 pieds de hauteur qui n'avait pas jeté de lave depuis près d'un siècle.

CHAPITRE XVII.

APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE.

C'est chose merveilleuse que cette destinée qui préside au sort des hommes et trompe toutes leurs prévisions. Ceux des habitants de Caracas qui s'attendaient à périr écrasés sous les murs et les voûtes massives de la cathédrale, ceux qui embrassaient les autels et n'imploraient plus de Dieu qu'une mort douce et le salut de

leur âme, ceux-là furent sauvés. Au contraire, un grand nombre des infortunés qui s'enfouirent coururent par cela même à leur perte. Soit par la nature de sa construction, soit qu'elle fut assise sur des couches de terrain plus propres à résister aux courants électriques d'un tremblement de terre, la cathédrale resta debout tandis que, des églises de la Trinité et de Notre-Dame des Grâces, on ne retrouva que des monceaux de décombres.

Les dernières secousses avaient cessé; mais l'obscurité régnait dans le vaste édifice. Quiconque en avait la force cherchait les portes à tâtons. Les prêtres, précipités des marches de l'autel, invoquaient à haute voix les noms des saints, et, à chacun de ces noms, la foule répondait avec un accent plaintif: *Ora pro nobis*. Beaucoup de gens avaient complètement perdu la tête, et ceux mêmes qui conservaient leur raison oublièrent tout dans les premiers moments, excepté l'imminence de la mort. Personne ne songeait plus à ses parents, à ses amis. Le cortège nuptial s'était dispersé; instinctivement, chacun n'avait pensé qu'à son propre salut. Les mariés seuls avaient été réunis par la catastrophe: Paula gisait évanouie sur le tapis, et Escudero, atteint à l'épaule par un lourd candelabre d'argent tombé de l'autel, était étendu à ses côtés, grièvement blessé et hors d'état de se mouvoir.

Tout à coup une femme cria d'un ton plaintif, du ton d'une mère inquiète et désolée: « Paula ! Paula ! »

Une autre femme s'avança à sa rencontre et répondit :

« Je ne retrouve pas l'autel; c'est là qu'elle doit être.

— Joséfa, est-ce toi ? Tu es vivante ! Conduis-moi auprès de ma fille — ou de

son cadavre, si le Ciel me l'a déjà enlevée. Hélas ! c'était la meilleure, la plus docile des enfants ! Conduis-moi auprès d'elle ; que la mort nous réunisse ! »

La haine invétérée de la comtesse pour Joséfa s'était évanouie tout à coup. Il y avait là en présence, non plus deux ennemis, mais deux créatures humaines tremblantes d'effroi, faibles toutes les deux, mais dont la plus courageuse soutenait l'autre. Appuyée sur la maîtresse, dona Louisa chercha sa fille avec elle, et, au premier rayon de jour qui pénétra par les vitraux supérieurs de l'église, quand les nuages de poussière commencèrent à s'abattre, elles aperçurent l'autel et, au pied, don Escudero toujours gisant, mais Paula assise à côté de lui.

« Sauvé ! s'écria la comtesse en la serrant dans ses bras. Et voici la clarté qui reparait ! Le Ciel a pitié de nous ! »

Paula fixa sur sa mère un regard sinistre.

« Ce n'est pas moi qui l'ai tué, dit-elle en montrant le blessé. Je ne veux pas non plus lui détacher ce ruban du cou. J'ai déjà un ruban qu'il m'a donné et que je n'échangerais à aucun prix contre un autre.

— Elle délire ! reprit dona Louisa, en la pressant contre son cœur avec un redoublement de force. L'effroi lui a ôté la raison ! »

Joséfa avait peine à supporter l'aspect de Paula, d'autant plus horrible que le soleil reparu l'éclairait plus vivement. Ses traits si doux avaient pris la rigidité de l'airain ; ses yeux avaient un éclat à la fois perçant et morne, pour ainsi dire.

« Ne reconnais-tu plus ton amie ? demanda la maîtresse. Sais-tu qui te parle, Paula ? »

— Je te reconnais bien, répondit Paula avec un signe de tête affirmatif. Tu l'aimes aussi ardemment que moi. Mais je ne connais point l'homme qui se rotte à mes pieds ; et pourtant il me semble qu'il était agenouillé à ma droite quand le tonnerre a éclaté.

— Certainement, ma fille ! répliqua la comtesse, heureuse de ce retour d'intelligence. C'est don Escudero, ton mari.

Paula poussa un éclat de rire retentissant, dont frémirent toutes les personnes présentes.

« Je savais depuis longtemps que vous me mariiez avec la mort, dit-elle. Mais je crains qu'Escudero ne soit encore vivant. Il se remue, il s'agit, il veut me saisir. Ah ! sauvez-moi de lui, bonnes gens ! »

Et la pauvre folle s'écartait d'un air crantif pour fuir le blessé. Laisant à la comtesse le soin de sa fille et de son genre, Joséfa s'éloigna en toute hâte.

Au dehors, il faisait assez clair pour qu'on pût parcourir ce vaste champ de désolation. Les neuf dixièmes de la ville étaient détruits, et les maisons restées debout endommagées au point d'en être inhabitables. Des rangées de débris indiquaient seules les rues. La catastrophe avait coûté la vie à 12,000 habitants, un quart de la population !

Tant que Joséfa avait été dans l'église, elle ne s'était préoccupée que des personnes qui s'y trouvaient avec elle, et si elle avait eu une pensée pour ce qui se passait ailleurs, elle avait eu le danger moins grand dans le reste de la ville que dans la cathédrale. Mais, à la vue de ces affreux ravages, elle se précipita vers la rue où était situé le palais du marquis, de palais où elle avait laissé dona Magdalena. L'anxiété lui donnait des sifflements.